**Catarina
et la beauté de tuer
des fascistes**

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

By Heart (Apprendre par cœur), trad. T. Resendes, 2015.

Bovary, trad. T. Resendes, 2015.

Tristesse et joie dans la vie des girafes, trad. T. Quillardet, 2016.

Antoine et Cléopâtre, trad. T. Resendes, 2016.

Souffle (Sopro) suivi de *Sa façon de mourir*, trad. T. Resendes, 2018.

Iphigénie, Agamemnon, Clytemnestre, trad. T. Resendes, 2020.

TIAGO RODRIGUES

**Catarina
et la beauté de tuer
des fascistes**

*Traduit du portugais (Portugal) par
THOMAS RESENDES*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Collection
« Domaine étranger »

dirigée par Alexandra Moreira da Silva

Titre original

Catarina e a beleza de matar fascistas

© Tiago Rodrigues, 2020

© 2020, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON

Tél. : +33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : +33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-622-9

Cette pièce a été créée le 19 septembre 2020 au Centro Cultural Vila Flor de Guimarães (Portugal) dans une mise en scène de l'auteur et présentée pour la première fois en France le 3 novembre 2020 au Théâtre de la Cité à Toulouse.

Avec : Isabel Abreu, Sara Barros Leitão, Romeu Costa, António Fonseca, Pedro Gil, Rui M. Silva, Beatriz Maia, Marco Mendonça.

Scénographie : F. Ribeiro

Costumes : José António Tenente

Lumières : Nuno Meira

Création et design sonore : Pedro Costa

Chef de chœur, arrangement vocal : João Henriques

Conseillers en chorégraphie : Sofia Dias et Vítor Roriz

Conseiller technique en armes : David Chan Cordeiro

Assistante à la mise en scène : Margarida Bak Gordon

Surtitrages : Rita Mendes

Production exécutive : Joana Costa Santos et Rita Forjaz

Production : Teatro Nacional D. Maria II (Lisbonne)

Coproduction : Wiener Festwochen (Vienne), Emilia Romagna Teatro Fondazione (Modène),

Théâtre de la Cité – CDN Toulouse Occitanie, Théâtre Garonne – scène européenne (Toulouse),

Festival d'automne à Paris, Théâtre des Bouffes du Nord (Paris), Teatro di Roma – Teatro

Nazionale (Rome), Hrvatsko Narodno Kazalište (Zagreb), Comédie de Caen – CDN de

Normandie, Théâtre de Liège, Maison de la Culture d'Amiens, BIT Teatergarasjen (Bergen),

Le Trident – scène nationale de Cherbourg-en-Cotentin, Teatre Lliure (Barcelone), Centro

Cultural Vila Flor (Guimarães), O Espaço do Tempo (Montemor-o-Novo)

Avec le soutien de Cano Amarelo, Culturgest, l'Adami et Almeida Garrett Wines

Remerciements à Magda Bizarro, Mariana Gomes et Rui Pina Coelho

Note de l'éditeur

Les noms utilisés dans les didascalies et les indications de cette pièce pour distinguer les personnages sont les noms des acteurs qui l'ont jouée à sa création. Dans la fiction, tous s'appellent Catarina, hormis le personnage interprété par Romeu qui se nomme Pedro Antunes, même si le prénom de ce fasciste fictif n'est pas important pour l'intrigue.

Scène 1

Sud du Portugal, 2028. Sur scène, un homme est assis en bout de table. C'est le fasciste, joué par Romeu. Il y a d'autres chaises vides autour de la table. Marco, Beatriz, Rui, Isabel et António sont sur scène. Marco a des écouteurs. On entend la musique. Personne ne semble se soucier de Romeu.

MARCO, *au public*. – Les gens passent leur vie à éteindre des feux. Ils courent, ils s'épuisent à les éteindre. Mais c'est très rare qu'ils pensent : « Je vais mettre le feu, je vais provoquer un incendie, je vais tout brûler. » C'est important. Brûler, c'est important. Brûler, c'est ne pas savoir ce qui va arriver. L'incendie est imprévisible. C'est là toute la beauté des flammes. Qui éteint un feu sait comment tout cela se termine. Un nuage de cendres et de soulagement. Qui provoque un incendie interroge l'avenir. Le risque, l'incertitude et l'espoir. Les flammes ont leur volonté propre. Il n'y a pas de maître au changement. Qui allume un feu peut finir brûlé vif.

(D'autres personnes entrent en scène.)

Elles arrivent.

PEDRO, *ouvrant la porte de la maison*. – Je vais chercher le déjeuner.

Il sort.

MARCO, *au public*. – Tous les ans, nous nous retrouvons ici. Dans cette maison entourée de chênes-lièges où a vécu la première d’entre nous. Un jour par an, nous cessions d’éteindre des feux. Un jour par an, l’une d’entre nous provoquait un incendie. Il y a des choses qu’on ne peut faire qu’entre personnes du même sang. Si j’avais su que j’allais brûler ce jour-là, quelle musique aurais-je écoutée ? Quelle musique pour brûler ? Les voilà.

Scène 2

Pedro revient avec une marmite. Durant toute la scène, jamais personne ne se soucie de Romeu.

PEDRO. – J’ai mis les pieds de porc à saler depuis hier.

RUI. – J’y crois pas.

PEDRO. – Je me suis réveillé, il faisait encore nuit. Ils ont cuit cinq heures.

RUI. – Pieds de porc à la coriandre.

ISABEL. – Il fallait les cuire plus longtemps.

PEDRO. – Tu n’avais qu’à le faire...

ISABEL. – Ça aurait été meilleur, c’est sûr !

PEDRO. – Mais comme tu ne l’as pas fait, on ne le saura jamais... J’ai réservé le bouillon. J’ai passé les pieds de porc à l’eau froide. Je les ai coupés en morceaux, comme

ça, de la taille d'une balle. J'ai fait revenir les oignons en rondelles et l'ail, coupé très fin. Plus fin que...

RUI, *ému, finissant la phrase de Pedro.* – ... que la lame du couteau.

PEDRO. – ... la lame du couteau. C'est ça. Comme le faisait notre mère. J'ai ajouté les pieds de porc au bouillon. Les jaunes d'œufs battus dans un petit bol en émail avec du vinaigre de vin, de la farine et le jus. J'ai tout mélangé. J'ai remué, remué, pour que ça ne caille pas. J'ai ciselé la coriandre pour l'ajouter à la sauce. En remuant toujours. J'ai veillé à ce qu'elle soit bien épaisse. Comme une purée crémeuse, du velours. Encore quelques feuilles de coriandre. Je les ai sortis du feu. Et une pincée de sel, sinon la vie ne vaut rien.

RUI. – Joli !

PEDRO. – Bienvenue.

ISABEL. – Ce n'est pas tout à fait ce que faisait notre mère.

BEATRIZ. – Catarina, mon oncle... Il y a un plat végane, hein ?

RUI. – Ça commence...

PEDRO. – C'est comme ça qu'elle m'a appris.

BEATRIZ. – Quoi, « ça commence » ? Je ne mange pas de viande, c'est tout. J'ai le droit de manger ce que je veux ?

RUI. – Mais qu'y a-t-il de plus appétissant que ces petits pieds ? Rien que le nom : « pieds »...

ISABEL. – Notre mère battait aussi les blancs. C’était ça, son secret.

PEDRO, à *Beatriz*. – Pour toi, je suis allé chercher quelques œufs de nos poules. Des poules libres. Des poules heureuses. J’ai cueilli quelques asperges sauvages. Des asperges libres. Des asperges heureuses. Et j’ai fait un *revuelto* aux asperges, comme disent les Espagnols. Tout est biologique. Tout est libre. Tout est heureux.

Il va chercher le revuelto aux asperges.

ISABEL, à *Pedro*. – Va voir si Catarina arrive, s’il te plaît.

RUI, à *Beatriz*. – Ta grand-mère mettait toujours du saucisson et du chorizo dans le *revuelto*. Tu aurais adoré...

BEATRIZ. – Je ne comprends pas pourquoi je dois à chaque fois subir cette scène.

RUI. – Tu dois subir cette scène parce que tu es une végétarienne à la mode.

BEATRIZ. – Végane. Je suis végane. Depuis des années.

RUI. – C’est pire.

BEATRIZ. – Je refuse d’être complice de la souffrance infligée aux animaux. Je refuse d’être complice d’une des industries les plus cruelles et polluantes de la planète. Je refuse...

ISABEL. – Ma chérie, on le connaît par cœur, ce discours...

BEATRIZ. – Et je ne m’excuserai pas.

ISABEL. – Personne ne te demande d’excuses.

BEATRIZ. – Je refuse d’être complice et je ne m’excuserai pas.

Pedro revient avec le revuelto aux asperges.

PEDRO, à Isabel. – Elle arrive.

RUI. – Ne t’excuse pas si tu veux, mais si ta grand-mère était là, elle t’aurait demandé d’être complice. Complice de l’amour avec lequel elle a cuisiné pour toi.

(Rui soulève le couvercle et contemple l’intérieur de la marmite.)

Regarde cette beauté ! Je goûte juste un petit bout.

BEATRIZ. – Quelle beauté vous trouvez à manger les pieds d’un animal ?

RUI. – Les pieds d’un animal qui a vécu libre au milieu des champs, à manger des glands, dans la joie de vivre ; qui a été sacrifié pour notre réconfort ; cuisiné par des mains qui t’aiment.

Il goûte un morceau et en offre un à Isabel.

BEATRIZ. – Des pieds cuisinés par des mains ?! Il n’y a que moi qui relève ça ?...

Rui sanglote.

PEDRO. – Alors ?

RUI, *les yeux remplis de larmes*. – Ces pieds sont si bons. Si bons. Pareils à ceux que faisait notre mère.

ISABEL. – Ce n'est pas mauvais.

RUI. – Vous voyez ? C'est ce que je me tue à vous dire. De la bonne nourriture. Ce paysage. Un gîte rural, ici. Vous n' imaginez pas le succès que ça aurait. Toi, Catarina, mon frère, tu cuisinerais de cette façon, uniquement les recettes de notre mère. Toi, Catarina, ma sœur, tu t'occuperais de la paperasse, tu pourrais tout faire depuis Lisbonne et venir là de temps en temps. Et moi, je ferais du charme, j'accueillerais les clients, j'organiserais tout. L'oncle Catarina serait notre associé silencieux. Des bungalows au cœur de la suberaie. Que du développement durable...

ISABEL. – Provisoire, tu veux dire ? Si c'est toi qui « organises tout »...

RUI. – Fais-moi confiance. Ce business est garanti.

ISABEL. – Te faire confiance ?

RUI. – Je t'ai déjà laissée tomber ?

ISABEL. – En affaires ?

RUI. – Ce n'était pas « te laisser tomber ». Je ne contrôle pas l'économie angolaise.

ISABEL. – Ça, on l'a compris.

RUI. – On devrait vraiment y réfléchir.

PEDRO. – J’aimerais mieux pas.

RUI. – Je veux dire : je trouve dommage qu’on ne profite pas mieux de ce terrain.

PEDRO. – On en profite. Maintenant.

RUI. – Ça ne coûterait rien d’essayer.

ISABEL. – Si. Du temps et de l’argent.

RUI. – « Celui qui combat peut perdre, celui qui ne combat pas a déjà perdu. » Brecht. Il n’était pas homme d’affaires, mais c’était un génie.

PEDRO. – La maison est ici. J’y vis. La terre est ici. J’y travaille. Vous venez quand vous voulez. La maison est à vous. La terre est à vous. Il n’y a rien à changer. C’est très bien.

ISABEL. – C’est simple, la vie, non ?

PEDRO. – Ça peut l’être, Catarina, ma sœur.

ISABEL. – Pour certains ça l’est vraiment, Catarina, mon frère.

MARCO, *retirant ses écouteurs*. – Papa. Papa ?

ANTÓNIO. – Hein ? Pardon.

MARCO. – Silence.

ANTÓNIO. – Qui ? Moi ?

MARCO. – Silence.

ISABEL. – C'est vrai, mon oncle. Ça ne te ressemble pas. Tu prépares déjà ton rôle d'associé silencieux ? Ne me fais pas ça, j'ai désespérément besoin d'une autre voix intelligente au sein de cette famille. Je t'en supplie. Qu'y a-t-il ?

ANTÓNIO. – Oh, rien. Je rumine. Je ressasse. Je me tortille l'esprit.

MARCO. – Quoi ?

ANTÓNIO. – « Quoi », demandes-tu, Catarina, mon fils ? Impeccable, ta question. « Quoi ? » Voyons voir... Par où commencer ? Quel fil tirer de cette pelote d'aberrations que devient notre pays ? À peine six mois qu'ils sont au pouvoir et tous les jours ces fascistes disent et font l'impensable. Le niveau descend, descend, descend. Et il continuera à descendre jusqu'à disparaître. Jusqu'à l'impunité totale. Nous n'avons jamais été aussi importantes, Catarina. « Nous indignes est notre lot quotidien. » Ce matin, j'ai lu un article, je l'ai ici, il est écrit qu'ils veulent interdire...

MARCO. – Musique.

ANTÓNIO. – Quoi ?

MARCO. – Musique.

ANTÓNIO. – Musique ?

MARCO. – Musique.

ANTÓNIO. – Oui, bien sûr, fils. Musique. Musique.

Marco remet ses écouteurs et s'éloigne d'António.

ISABEL, *exaspérée*. – Pourquoi est-elle si longue ?
(À António.) Que veulent-ils interdire ? Je n'ai rien lu là-dessus.

ANTÓNIO. – C'est que tu as dû lire la presse en ligne. Si tu veux du vrai journalisme aujourd'hui, il n'y en a plus que sur papier. Depuis qu'ils ont adopté la Loi de Bienséance sur Internet...

ISABEL. – L'Algorithme Patriotique...

ANTÓNIO. – C'est à cause des gosses, les pauvres. Exposés à la violence, à l'idéologie du genre, au postcolonialisme.

ISABEL. – Et à l'athéisme !...

ANTÓNIO. – C'est ça. Que Dieu nous garde. Et puis tout un tas de barbaries. Qu'on leur inculque plutôt l'amour de la Nation.

ISABEL. – D'ailleurs, on voit tout de suite que la jeunesse de notre pays se porte mieux ces derniers mois. Ils chantent, ils rient.

ANTÓNIO. – J'avoue qu'au début, j'ai pensé : comme ça m'avait manqué de lire un bon journal papier ! L'odeur. La texture. Mais ensuite, j'ai réalisé que sur le papier, tout paraît plus réel. Et la réalité de notre époque fait tellement mal.

RUI. – En même temps, le secteur de l'imprimerie battait de l'aile. Ça doit être un bon business à présent. La censure est horrible. Inadmissible. Mais c'est aussi une opportunité.

ANTÓNIO. – Tout est tellement plus tragique que sur écran quand je lis les journaux. L'interdiction des syndicats – c'est le sujet de l'article dont je parlais, ils veulent interdire les syndicats –, la révision de la Constitution qu'ils préparent, les parades militaires, les clôtures de sécurité autour des communautés roms... Quand je vois ça écrit noir sur blanc, je me sens tellement impuissant.

ISABEL. – Moi, j'ai juste envie de tuer. De tuer et de boire. De boire et de tuer.

PEDRO. – Tu ne tueras point aujourd'hui, alors...

Il lui sert un verre de vin.

ISABEL. – Boire ou tuer, il faut choisir !

RUI. – Moi je veux manger, c'est tout.

(Il crie en direction de la maison.)

Allez, Catarina ! Les pieds de porc vont refroidir !

SARA, *off, depuis l'intérieur de la maison.* – Oui ! Oui !
Oui !

BEATRIZ, *déçue.* – Les asperges sont mélangées aux œufs.

PEDRO. – Bah oui, c'est un revuelto. Les œufs sont battus avec les asperges. Tout mélangé. Un revuelto.

RUI. – Et le plus gros problème de ce pays, c'est que nous sommes complices de ce revuelto. Tu vois ? C'est ça qui m'énerve dans ton végétarisme...

BEATRIZ. – Véganisme...